

# L'ÉTOILE ABSINTHE

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY



B.M. LAVAL ADULTE



2118140

61<sup>e</sup> et 62<sup>e</sup> TOURNÉES

69947

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

# L'Étoile-Absinthe

N<sup>os</sup> 61-62

1994

## **Société des Amis d'Alfred Jarry**

Siège social  
rue du Château  
81140 Penne-du-Tarn

La correspondance concernant  
la revue peut parvenir à :  
M. Michel Décaudin  
60, rue de Fécamp  
75012 Paris



## SOMMAIRE

|                                                                                                                            |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| <i>Messaline</i> d'Alfred Jarry, tentative de « best-seller » ou livre hermétique ?, par Riewert Ehrich.....               | 5  |
| Réception critique de <i>Messaline</i> , en 1901 :                                                                         |    |
| Rachilde, <i>Mercur de France</i> .....                                                                                    | 25 |
| Gustave Kahn, <i>La Plume</i> .....                                                                                        | 31 |
| Michel Arnauld, <i>La Revue blanche</i> .....                                                                              | 35 |
| <i>Messaline</i> : soixante-dix-huitième livre publié par les Éditions de La Revue blanche, éléments bibliographiques..... | 37 |
| Manuscrits, lettres et dédicaces passés en vente .....                                                                     | 39 |
| Dernières parutions .....                                                                                                  | 45 |

ALFRED JARRY

# Messaline

roman de l'ancienne Rome

TROISIÈME MILLE



PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

1901

## *Messaline* d'Alfred Jarry – tentative de « best-seller » ou livre hermétique ?

« C'est que l'érotisme et la mort sont liés »

Georges Bataille

Avec *Messaline* - Roman de l'ancienne Rome (1901) Jarry se tourne vers le « roman péplum ». Pour ses contemporains, c'est une véritable rupture qui s'opère ici avec ses textes en prose antérieurs, trop hermétiques, « privés » et qui connurent bien peu de lecteurs – on pense à l'échec commercial de *Les Jours et les nuits* ou à *L'Amour absolu* par exemple. Rachilde qui, la première, recense ce roman dans le *Mercure de France* le qualifie d'« œuvre qui marque une évolution nouvelle, peut-être définitive révolution dans les primitives obscurités de son style <sup>1</sup> ». Ce jugement cependant ne peut être valable que si l'on entend par « style », avec le germaniste Dieter Wellershof, tout un « système de probabilités » qui « définit ce à quoi le lecteur s'attend et rend les prévisions sur la manière dont se poursuivra un début, possibles <sup>2</sup> ».

Mais dans l'argument de Rachilde qui fait l'éloge du roman de Jarry, s'il est compris ainsi, se trouve déjà le germe de la trivialité ; ce qui expliquerait d'autre part le succès à court terme de la plupart des œuvres de contemporains pourtant suffisamment célèbres à l'époque, à commencer par Rachilde elle-même. Tous, Remy de Gourmont, Paul

---

1. Rachilde, in *Mercure de France*, n° 134, février 1901, pp. 482-486.

2. Dieter Wellershof, *Die Auflösung des Kunstbegriffs*, Frankfurt/M., 1981, p. 31 (Trad. R.E.).

Bourget, Henri de Régner, pour n'en citer que quelques uns, avaient su trouver et garder « leur » style plus au moins homogène. C'est justement à ce style homogène que Jarry s'oppose, dans tous ses textes – y compris *Messaline*. Pour ce qui est du contenu, considéré superficiellement certes, on pourrait dire qu'il prolonge à sa façon la série des textes à sujets antiques d'un Gustave Flaubert, Théophile Gautier, Anatole France et Pierre Louÿs. Cependant, et je me joins ici à Jacques-Henry Levesque pour soutenir que c'est précisément par le style que le texte de Jarry se différencie des tableaux de mœurs antiques de ses prédécesseurs et de ses contemporains car « la légèreté, l'élégance, la sensualité éparse qui ont fait lire *Aphrodite* ne se retrouvent pas dans *Messaline*<sup>3</sup> ». Jarry se rapproche plutôt de Nietzsche qui rejette l'idée d'un style-en-soi. Pour lui le sens de toute espèce de style, c'est de communiquer « un état d'âme, une tension intérieure, une émotion par des signes ». Et comme pour lui ainsi que pour Jarry, « la multiplicité des états d'âme est extraordinaire », il s'ensuit qu'il y a chez lui « beaucoup de possibilités de style<sup>4</sup> ».

Entre *Aphrodite* de Pierre Louÿs et *Messaline*, la différence est encore plus frappante lorsqu'il s'agit chez Jarry de traiter l'érotisme. Le succès des innombrables « romans de mœurs antiques » est dû en grande partie à un érotisme, à la fois libre et libertin, esthétiquement enjoué et plaisamment présenté, mais aussi d'une « érudition » plus ou moins douteuse. Le contexte historique n'y est bien souvent qu'un prétexte. Dans *Messaline* par contre l'érotisme et la sexualité sont conçus et présentés sous un aspect sado-pathologique, propre à Jarry, et qui dût plutôt bousculer le goût « frou-frou » de l'époque :

« Cet érotisme trouve son épanouissement dans le suicide de Messa-

---

3. Jacques-Henry Levesque, *Alfred Jarry*, Paris : Éditions Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », nouv. éd. 1973, p. 75.

4. F. Nietzsche, *Ecce Homo*, Paris, 1964, p. 76.

line, lorsque l'Impératrice se donne au glaive comme à l'amant absolu : L'épée en son rut sanglant (*Haldernablou*)<sup>5</sup>. »

L'abolition de l'antagonisme traditionnel d'Éros et Thanatos en une synthèse sanglante et orgiaque, à la fin du roman, se répètera dans *Le Surmâle* ainsi que dans *La Dragonne*.

Or, la phrase que l'on doit concevoir maintenant comme un leitmotiv depuis *Haldernablou* : « Il faut tuer la bête avec laquelle on a forniqué » (*Œuvres complètes* I, p. 227), trouve ici son épanouissement aigu dans une version sado-masochiste. Ne doit-on pas en conclure que ce sujet, de caractère essentiel et obsessionnel, préoccupe Jarry bien plus que son ambition de fabriquer enfin un « best-seller », comme le prétend Henri Béhar ?

« Réputé auteur difficile, il va dans le sens des aspirations du public en calquant sa stratégie éditoriale sur celle des ouvrages qui font les gros tirages. Il sait assez les habitudes moutonnières des lecteurs, des éditeurs, et que les lois de la fortune sont basées sur le principe de la répétition<sup>6</sup>. » Derrière les coulisses d'une Rome antique que Jarry d'une part a minutieusement reconstituée grâce à l'étude approfondie des sources classiques mais d'autre part bien dissimulée par l'imagination et ainsi libérée de toute dimension historique, se cachent la même subjectivité, les mêmes obsessions sexuelles, la même misogynie que l'on trouve dans tout le reste de son œuvre. Car ce n'est pas dans le sujet décadent de la « femme fatale », très en vogue à l'époque, que l'on trouvera la raison du choix de ce thème mais bien dans la thématique du phallus présente dans tous les textes antérieurs ainsi que dans la personnalité de Jarry lui-même.

---

5. François Caradec, *À la recherche de Alfred Jarry*, Paris : Éditions Seghers, coll. « Insolites », 1974, p. 109.

6. Henri Béhar, *Les cultures de Jarry*, Paris : PUF, 1988, p. 161 (cf. aussi : Henri Bordillon, in OC II, p. 723).



Je ne peux que souligner ici ce que François Caradec a incontestablement démontré :

« Si Messaline en est le personnage principal, elle n'en est pas le héros réel : c'est le Phalès, que nous reconnaissons dans l'œuvre entière de Jarry<sup>7</sup>. »

De plus on ne peut négliger ce que Jarry lui-même déclare explicitement à propos de tout essai littéraire de reconstruction de l'histoire :

« En somme l'œuvre d'art se passe assez bien de la notion de temps : le souci de la reconstitution d'une époque n'a d'autre effet que de retarder le moment où elle sera délivrée du temps, c'est-à-dire éternelle et dans la gloire. Si l'on veut que l'œuvre d'art devienne éternelle un jour, n'est-il pas plus simple, en la libérant soi-même des lisières du temps, de la faire éternelle tout de suite ? » (*Œuvres complètes* II, p. 641.)

Jarry ne visait donc pas à reconstituer une quelconque époque historique ou à brosser un tableau de mœurs inventées et de tendance utopique à la manière d'un Pierre Louÿs.

Lorsque Thieri Foulc affirme que ce roman aussi se rapporterait au concept poétologique du « suggérer au lieu de dire » du « Lintéau »<sup>8</sup>, il n'y a pas de raison de le contredire du moins en ce qui concerne de grandes parties du roman. Quant au thème phallique, par contre, Jarry transgresse le schéma des textes antérieurs où ce thème, notoire dans leur intégralité, n'apparaît qu'au niveau de la connotation, en l'extériorisant ici afin qu'il apparaisse au niveau de la dénotation et donc à la surface du texte.

Le substrat symbolique et la vision très personnelle de la mythologie romaine rendent ce roman presque aussi hermétique que les autres textes ;

---

7. François Caradec, *op. cit.*, p. 108 sq.

8. Thieri Foulc, Préface à Alfred Jarry, *Messaline*, Paris : Éric Losfeld, coll. « Merdre », 1977, p. 25.

ils renvoient au conflit intrapersonnel de la constitution d'un équilibre des composants opposés de la psyché dans les termes d'un symbolisme ésotérique de la conjonction, ce que C.G. Jung désigne du nom d'individuation. Or, ce roman se situe parfaitement dans l'intertexte que forme l'ensemble du corpus de la production littéraire de Jarry<sup>9</sup>.



### Parallèles structurelles entre *Messaline* et *Léda*

Jusqu'à présent et pour de bonnes raisons, *Le Surmâle* est considéré en quelque sorte comme la contrepartie du « Roman de l'ancienne Rome » ce qui est tout à fait justifié par la symétrie dans le déroulement du récit. Bien plus étroits encore sont les parallèles structurelles qui existent (quoique méconnues jusqu'ici) entre *Messaline* et *Léda*. Les lumières de Bernard Le Doze sur la genèse de la « pièce grecque », ainsi que sur les analogies intertextuelles avec certains romans de Jarry (cf. OC II, pp. 709-713) confirment mes hypothèses. On peut même voir dans cette petite pièce qui semble avoir été conçue peu avant *Messaline*, l'esquisse dramatique du roman. La simple comparaison des protagonistes ainsi que celle de leur manière d'agir nous en fournit facilement la preuve. Telle que Michel Arrivé présente la structure du récit dans *Messaline* – « schéma d'une extrême simplicité » – en disant qu'il s'agit de « la quête de l'actant-objet (le phallus) par l'actant-sujet (Messaline)<sup>10</sup> »,

---

9. Cf. R. Ehrich, *Individuation und Okkultismus im Romanwerk A. Jarrys*, München, 1988, *passim*.

10. Michel Arrivé, *Les Langages de Jarry, essai de sémiotique littéraire*, Paris : Klincksieck, 1972, p. 104.

telle cette structure se retrouve dans *Léda* et ce jusque dans les développements correspondants :

Toutes deux très jeunes épouses de despotes (Léda 20 ans, Messaline 23 ans) ne trouvent plus aucune satisfaction sexuelle auprès de leurs époux bien plus âgés qu'elles, totalement accaparés par les affaires d'état et, de plus, constamment « fatigués » (Tyndare 60 ans, Claude 58 ans).

Le récit se présentera de la manière suivante :

a) Recherche d'un amant « divin », (Léda – Dzeus ; Messaline – Priape).

b) Introduction de l'amant dans la maison de l'époux, en le faisant passer pour un « danseur » (Dzeus déguisé en cygne ; Priape sous les allures du mime Mnester).

c) Avances des femmes (*sic* !) à leurs amants.

d) Refus du coït de la part des amants.

e) Retour chez les époux.

Resté jusque là assez fidèle au modèle historique, il s'en écarte pour concevoir l'Acte tant voluptueux que mortel de Messaline – l'apothéose phallique. De même pour Léda, il fait disparaître Dzeus juste avant l'accomplissement et, au lieu du coït escompté, lui fait cadeau d'une bonbonnière.

Léda tire par ailleurs de cette rencontre dévorante avec son amant « divin » la même conclusion que Varia dans *L'Amour absolu* (cf. « Elle a retrouvé un homme. Ce lui est beaucoup plus agréable qu'un Dieu. » OC I, p. 949) ; dans *Léda* on lira : « Un homme en os, en chair/ À présent m'est plus cher/ Que tous les dieux du monde,/ Qui n'ont que la faconde. » (OC II, p. 71.)

Mis à part le caractère nettement parodique de sa farce *Léda*, enrichie de nombreux anachronismes, on comprend que le thème mythologique, mais non la problématique, dut être bien épuisé ici, pour Jarry. De plus, deux autres aspects semblent avoir joué un rôle important pour la transposition de cette « quête » phallique dans la Rome antique : elle offre

à Jarry un contexte historique par excellence (en même temps pour le moins insidieux et donc incontestable) pour sa conception de l'image de la femme « animale », la louve Messaline. On se rappelle ici *L'Amour absolu* : « Une femme, même grande, est toujours un petit animal. » (OC I, p. 947.)

D'autre part, Jarry intègre le thème phallique, tel qu'il le conçoit, dans un substrat également historique, celui du culte de Priape à l'époque romaine. L'auteur, dans un fragment retrouvé par la suite et qui fut d'abord une sorte de présentation pour *Messaline*, ne laisse là-dessus aucun doute :

« Ce livre retrace la vie de prodigieuses débauches de l'impératrice prostituée Valéria Messalina [...] Ce n'est pas encore l'époque, à Rome, des Chrétiens, [...] Une divinité plus terrible se dresse : le dieu de l'Amour, Priape <sup>11</sup>. »

Une image similaire de Messaline a été évoquée dans un ouvrage sur les *Divinités génératrices ou du culte du Phallus* de J.-A. Dulaure, réédité du vivant de Jarry par le Mercure de France :

« C'est ainsi que l'épouse de l'empereur Claude, cette Messaline, fameuse par sa lubricité extrême, et bien digne, sous ce rapport, de figurer à côté du trône des Césars, après être sortie avec quatorze athlètes vigoureux, se fit déclarer invincible, en prit le surnom, et, en mémoire de ces quatorze succès, fit au dieu Priape l'offrande de quatorze couronnes <sup>12</sup>. »



---

11. *L'Étoile-Absinthe*, n<sup>os</sup> 17-18 (1983), p. 16.

12. J.-A. Dulaure, *Des divinités génératrices ou du culte du phallus*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1905, p. 136 (reprint de la 1<sup>re</sup> édition chez Dentu, Paris, 1805).

## Structure du récit : la quête du phallus divin

La « recherche du Bonheur » de Messaline (OC II, p. 75) – c'est-à-dire la recherche d'un épanouissement sexuel – s'étire d'un bout à l'autre du roman. L'empereur Claude n'entre que très peu en jeu, soit il dort durant les escapades de son épouse, soit il est pleinement préoccupé par ses activités politiques et privées mentionnées ça et là en actions secondaires<sup>13</sup>. La plupart du temps ces épisodes n'ont qu'une fonction de retardement vis-à-vis de l'enchaînement du récit de Messaline. C'est pendant la nuit principalement que se déroule cette action et elle se révèle être une série de déceptions sexuelles dans la recherche du Dieu phallique ; son acmé sera en un même temps sa fin : son apothéose sanglante. Priape apparaît sous les traits de l'objet de son désir et, en même temps, du glaive de la Justice.

Le roman commence par le récit d'une nuit au lupanar, nuit où la putain-impératrice reste, en dépit de nombreux amants, insatisfaite (première déception).

Alors qu'elle fait sa toilette matinale, elle invoque Priape et exige d'Asiaticus la clé du parc de Lucullus afin de parvenir à l'ithyphalle, au lieu sacré de Priape. Asiaticus refuse, elle le fait alors écarter par Claude et s'empare de la clé ; la recherche nocturne du Phallus divin dans le labyrinthe du jardin reste cependant sans résultat (deuxième déception). En guise de consolation elle exige de son époux qu'il fasse venir le mime Mnester dont la danse extatique excite sa curiosité.

Ce dernier se révélant impuissant (troisième déception), Messaline se tourne vers le « plus beau de tous les Romains », Silenus Silanus, avec lequel elle célèbre une orgie nuptiale dans le lit impérial tandis que Claudius se trouve à Ostie. Cette séquence de l'action tout autant que la suivante, le voyage pénitentiel à Ostie de Messaline avec ses enfants ainsi

---

13. Sur le rôle singulier de ce personnage cf. H. Bordillon, in OC II, p. 728 sq.

que sa condamnation à la peine de mort, sont conformes jusque dans les moindres détails aux sources historiques que Jarry emprunte, particulièrement aux *Annales* de Tacite <sup>14</sup>. Avant l'exécution du jugement, Messaline s'enfuit dans le jardin de Lucullus, en compagnie de sa mère ; là, elle se donne la mort après avoir adoré Phallus. Sa « Recherche du Bonheur » trouve sa fin dans cette « communion » avec la divinité phallique. Claude, pendant ce temps, prépare son quatrième mariage avec Agrippine.

Il n'est pas rare que du concret-réaliste devienne symbolique-visionnaire, puisque la perspective de l'observateur, souvent objective et raisonnable, alterne de l'extérieur sans transition avec la vision « de l'intérieur ». Le cours linéaire des actions dans le récit est interrompu par de longues descriptions qui feront que le lecteur, grâce à des apports comparatifs contemporains, pourra encore mieux s'imaginer les lieux. (Cf. la description du lupanar, OC II, p. 77.) À d'autres moments, par contre, l'action est pour ainsi dire absorbée par la description d'une quantité d'accessoires – ceux par exemple qui se trouvent sur la table de toilette de Messaline ou bien les statuettes et maints autres détails dans les jardins de Lucullus qui, dans leur multiplicité se rapportent toujours à ce dieu phallique qui constamment varie et que Messaline recherche infatigablement (« Les petits dieux mâles emmanchent des fers à friser, petits miroirs, épingles d'or et sonnettes d'appel des esclaves : Priape ; Bacchus ; Mercure et Phallus », OC II, p. 84 sq).

Le décor entre en jeu – plus encore, il devient le joueur adverse – dans ce cache-cache labyrinthique où les objets morts, grâce aux imaginations chimériques et phalliques de Messaline, se voient prendre âme et font se dégager une ambiance érotique très dense. On y voit les vases murrhins se transformer tantôt en êtres-oiseaux cyclopéens et unijambis-

---

14. Cf. Brunella Eruli, *Jarry, i mostri dell'immagine*, Pise : Pacini éd., coll. « Saggi critici », 1982, pp. 183-191.

tes qui d'une part connotent le Phallus (OC II, p. 103), tantôt en bouches et yeux ouverts tels « un sexe de femme en présence de Dieu » (OC II, p. 104). Dans les visions de cette héroïne, errante et entièrement dominée par la contrainte de sa pulsion sexuelle, le jardin représente la divinité phallique même (cf. « le miroir de Dieu », OC II, p. 99), tout comme d'autre part la souveraine de Rome et la ville elle-même se reflètent dans le Dieu de l'Amour (OC II, p. 89). Description et fonction du jardin, au niveau du récit, sont similaires à celles du « Jardin des supplices » (1898) de son ami Octave Mirbeau. Bien que le « Dieu des Jardins » (OC II, p. 88) soit omniprésent il reste néanmoins, parce qu'uniquement symbolique, en fait inaccessible pour la protagoniste.

Le narrateur, de cette manière, arrive à ce que l'action du récit se déroule simultanément sur deux niveaux de référence : d'une part le niveau biographique de Messaline, femme de l'empereur romain (avec en partie des passages littéralement transcrits de textes historiques) ; d'autre part il évoque « l'intérieur » phantasmagorique et tout à fait imaginaire des obsessions sexuelles d'une Messaline inventée qui correspond à ce monde des rêves que nous connaissons à travers les autres romans. C'est sans aucun doute à cause de ces contradictions que Fagus a considéré ce texte comme « chef d'œuvre cristallisant toutes les vertus de Jarry : style éblouissamment lucide, jusqu'à l'obscurité, tel chez Mallarmé (et Rimbaud), écriture d'algébriste sachant si bien ce qu'il veut dire qu'il accumule les abréviations, parfaitement indifférent aux suées des profanes, eux déroutés encore par ce sens inouï des correspondances propre à tous les grands esprits <sup>15</sup> ».

Ce roman donc se présente comme une œuvre hermétique à l'égal des textes antérieurs de Jarry, un livre symboliste autant dans le sens de l'histoire de la littérature que dans le sens d'un symbolisme psychologique profond, enrichi par des éléments de la mythologie personnelle de

---

15. F. Fagus, A. Jarry, in *Occident*, novembre 1907, p. 200.

son auteur. Cela se ressent non seulement par le style mais surtout par la manière de concevoir l'héroïne.



### L'aspect négatif de l'archétype féminin

Messaline représente très nettement l'aspect négatif de l'archétype féminin tel que le définit la psychologie de C.G. Jung et de ses disciples. Si Messaline nous apparaît sur le plan narratif du roman en tant que sujet de sa quête du phallus, elle devient – psychologiquement – en même temps et autant objet de sa pulsion sexuelle.

Jarry introduit son héroïne par une situation qui la détermine totalement – sur le chemin vers le lupanar. Métaphoriquement déjà (« à pas de louve », OC II, p. 75) elle est, depuis le début, associée à l'aspect animal du Féminin. Il en va de même pour Varia dans *L'Amour absolu*. On pourrait également associer à « louve » la déesse de la ville de Rome car Rome, on le sait, personnifie l'image nourricière de la déesse. Dans une telle dissociation se manifesterait l'autre aspect, le côté positif de l'archétype qui, par définition, est toujours ambivalent. Jarry a dû pressentir cette ambiguïté et pour éviter une telle confusion avec la « bête en chasse » (*ibid.*), il ajoute ses propres précisions bien originales :

« Or c'est un monstre plus infâme et plus inassouvi et plus beau que la femelle de métal, qui retourne dans sa tanière : la seule femme qui incarne absolument le mot que, bien avant la Ville fondée, dès la première parole latine, on jette à la face des prostituées dans un crachat ou dans un baiser : Lupa, et cette abstraction vivante est un pire prodige que l'âme subitement infuse à une effigie sur un socle. » (OC II, p. 75 sq.)

Ce beau personnage symbolique et ambigu se retrouve au rang de la « truie-mère », représentée sur les plus anciennes pièces romaines (« les quadrans du V<sup>e</sup> siècle portent une truie », *ibid.*) dans les couleurs



contradictoires de l'esthétique du laid. Il incarne, de plus, le mythe le plus ancien du Latium : symbole de la déesse « Acca Larentia » qui dans un premier temps est reconnue comme la « nourrice des jumeaux », mais dans un même temps « mère des Lares » (*ibid.*) qui instaura la prostitution à Rome.

L'ambivalence de ces deux aspects, l'aspect nourricier et l'aspect dévorant, réunis dans un seul personnage féminin, est caractéristique pour l'image de l'anima, de l'archétype dit de la « Grande Mère » tel que le décrivent C.G. Jung et, plus amplement, son disciple E. Neumann. Cet archétype se retrouve dans bien d'autres textes de Jarry. Il est scindé, dans *L'Amour absolu*, par exemple, en deux personnages complémentaires, celui de Miriam et celui de Varia. Messaline par contre ne représente que l'aspect négatif et n'est donc pas opposée à son complément féminin positif, mais au pendant phallique masculin sous la forme des différents substituts de cette autre divinité omniprésente : Priape qui est appelé son « frère divin » (OC II, p. 88).

« Étant donné que l'anima est un archétype apparaissant chez l'homme, il y a tout lieu de supposer qu'il existe un équivalent chez la femme, car, de même que l'homme est compensé par le féminin, la femme l'est également par le masculin <sup>16</sup>. »

Toujours d'après Jung, c'est dans les figures de l'animus et de l'anima que s'exprime l'autonomie de l'inconscient collectif. Ces archétypes (représentés ici par Messaline et Priape ainsi que par leurs substituts métonymiques) personnifient des contenus de l'inconscient qui peuvent être intégrés à la conscience. L'expérience pratique semble avoir montré qu'ils sont dotés d'une fatalité opérant dans une dimension tragique : « C'est un couple divin, dont l'un des partenaires est caractérisé, grâce à sa nature de "logos" par le pneuma et le nous, un peu à la manière de l'Hermès aux multiples chatoiements, et l'autre porte, grâce à sa nature

---

16. C.G. Jung, *Aion*, Paris, 1983, p. 27.

d'«éros», les traits d'Aphrodite, d'Hélène (Sélené), de Perséphone et d'Hécate <sup>17</sup>. »

La quête du phallus par Messaline vise donc, psychologiquement parlant, à l'intégration de son non-moi ou, autrement dit, à la constitution de la syzygie de l'anima et de l'animus. Cette quête est, dans ce roman, structurellement semblable à celle de Léda, comme nous venons de le montrer, ou à celle de Varia qui, elle aussi, poursuit son dieu, Emmanuel (cf. *L'Amour absolu*, chap. X et XI) jusqu'à la cabane du douanier. La représentation de cette quête découle, de plus, du même mécanisme de refoulement du désir que celui que l'on trouve dans *L'Amour absolu* <sup>18</sup>. Partant de là, il semble que dans cette inversion, cette fois sans la « présence intermédiaire » d'une projection du narrateur rêveur (tel Sengle dans *Les Jours et les nuits* ou Emmanuel Dieu dans *L'Amour absolu*), il soit légitime d'admettre toute la problématique d'identité du narrateur dont on a la preuve dans pratiquement tous les autres textes. Elle est située à un niveau onirique et plus profond du roman, inconscient, mais, volens nolens, rendu conscient par la méthode de la Pataphysique, dévoilant l'univers supplémentaire qui se manifeste, entre autres, dans les images archétypes de l'inconscient collectif et personnel et qui forment une espèce de mythologie privée, telle qu'on la connaît déjà par les autres textes de Jarry.

Messaline est conçue, comme Varia, mais élevée à la puissance du Surmâle, tout comme Priape qui trouve son homologue en Emmanuel Dieu. Il en découle que le narrateur se dissimule d'une part en tant que sujet convoité derrière la protagoniste – produit de son imagination : Messaline, d'autre part en objet de la convoitise narcissique, derrière la divinité phallique : Priape et ses substituts correspondants ; tout cela

---

17. *Id.*, p. 34 sq.

18. Cf. R. Ehrich, « Emmanuel Dieu – un autre Œdipe... », in *L'Étoile-Absinthe*, n<sup>os</sup> 19-20 (1983), pp. 40-47.

suivant l'exemple de Sengle et d'Emmanuel Dieu, ou ultérieurement celui du *Surmâle* qui tous sont des protagonistes dédoublés.

Ce roman de l'ancienne Rome détient ainsi, même s'il ne s'agit que de connotations, un substrat « autobiographique » camouflé tel qu'il est dénoté superficiellement dans les textes antérieurs par de nombreuses allusions à des lieux ou des noms propres en référence à la biographie de Jarry. Le fait que Messaline soit le personnage central d'un mythe nomade celte, dans lequel la problématique de l'identité est également évoquée, ne fait que confirmer notre supposition :

« Messaline, en dépit du contexte latin, est la reine Mebhd. C'est la Femme celte qui ingurgite tous les hommes pour leur redonner la vie, pour leur permettre de redécouvrir leur propre existence <sup>19</sup>. »



### La vision alchimique de l'union des opposés

Cette observation de Jean Markale qui n'avait pour intention que la comparaison des mythes romain et celte entre, de plus, tout à fait dans le concept des archétypes de Jung d'après lequel chaque sexe est inhérent au sexe opposé et le non-moi masculin est ressenti en tant que féminin : Ce qui n'est pas moi, c'est-à-dire masculin, est très probablement féminin, et comme le non-moi n'est pas ressenti comme appartenant au moi et pour cela en-dehors, l'image de l'anima est projetée sur des femmes <sup>20</sup>.

---

19. J. Markale, « La mythologie celtique dans l'œuvre de Jarry », in *L'Étoile-Absinthe*, n°s 1-2 (1979), p. 102.

20. Cf. C.G. Jung, *Bewußtes und Unbewußtes*, 15<sup>e</sup> éd., Frankfurt/M., 1975, p. 37.

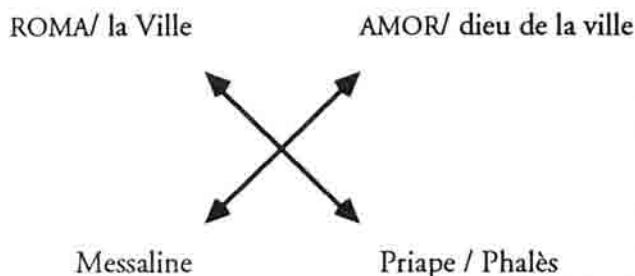
Toute une chaîne de signifiants divers dans le roman se rapportent toujours au même signifié, l'archétype féminin en tant que sujet et ombre du narrateur <sup>21</sup> ; de même se trouve du côté objet une palette pareillement complète de signifiants qui se réfère à son complément phallique, à savoir l'archétype masculin. Leur analogie qui va jusqu'à l'identité est particulièrement claire sous la forme du tableau suivant :

| sujet désirant | (signifiants) | objet de désir                                          |
|----------------|---------------|---------------------------------------------------------|
| Messaline      |               | Priape                                                  |
| louve          |               | Bonheur                                                 |
| Acca Larentia  |               | une foule d'hommes                                      |
| catin Auguste  |               | un soldat/ un athlète                                   |
| la bête-dieu   |               | Pan, Priape, Phallus, Phalès<br>(qui est son nom divin) |
| Augusta/ Flora |               | Dieu des jardins                                        |
| La Ville/ ROMA | ←—————→       | AMOR ! dieu de Rome                                     |
| Vénus          |               | fils de Bacchus et de<br>Vénus /figuiers sacrés         |
| Vierge         |               | mon frère-dieu                                          |
| chienne        |               | Le sexe du dieu                                         |
| louve          |               | lingam                                                  |
| putain         |               | Ithyphalle                                              |
| ordure         |               | Mnester/ Silius                                         |
| salope         |               | le glaive                                               |

L'annulation des contraires de cet « amoureux antagonisme de la louve et du figuier ruminal » (OC II, p. 79) est d'un intérêt tout

21. *Id.*, p. 30.

particulier car il est le but de la quête. Il se reflète dans maints couples de signifiants, le plus explicitement dans « la bête-dieu » – « mon frère-dieu ». Cette congruence, artistiquement conçue, trouve sa plus belle expression dans le palindrome « ROMA » – « AMOR », dans lequel se reflètent réciproquement le sujet dans l'objet, le féminin dans le masculin :



Ce bel exemple d'« alchimie du verbe » correspond au procédé alchimique au sens propre car la synthèse de la divinité masculine et féminine devient non seulement inconsciemment métaphorique mais aussi volontairement accomplie. Pour C.G. Jung d'ailleurs, le travail et le symbolisme alchimiques n'expriment rien d'autre que la problématique de l'individuation.

Jarry rapporte d'abord le nom féminin de la ville à une racine masculine, par une dérivation étymologique, de sorte que « Roma » ne fasse plus qu'un avec le « figuier ruminal », masculin et sacré de Priape que Messaline cherche en vain dans le jardin de Lucullus, en tant qu'Ithyphallus :

« Le nom profane, ROMA, qui en grec signifie force, de même que le Tibre, en langue étrusque, était dit Rumon et que reverdissait chaque année le figuier ruminal, exprimait à peu près à quel dieu était vouée la Ville. » (OC II, p. 89.)

Dans la suite de la citation on entreprendra de rendre cette divinité

masculine et Messaline équivalentes, voire égales ; tous deux, Priape-Phalès ainsi que Messaline-Vénus, représentent, en tant qu'unité symbolique, ce nom interdit, « secret et terrible », de la Ville, qu'il était défendu de prononcer :

« Mais il existait un nom secret et terrible, qu'il était interdit de prononcer sous peine de mort [...] C'est pourquoi, et bien que personne ne sût le nom, l'usage s'était établi, de peur d'un malheureux hasard, de dire :

– La Ville.

Et le mot profane ROMA voilait, comme un masque, les frontons des monuments où une inscription avait besoin de nommer la Ville. » (*Ibid.*)

Le miroir de Messaline reflète et la silhouette et le nom de la Ville, AMOR, qui de leur côté, tous deux, reflètent l'image de Messaline ainsi que celle du Dieu phallique. La métaphore de la Ville (« Je suis toute ta Ville ! », OC II, p. 88) enferme les deux divinités dans leur reflet inversible dans un cercle dont il est impossible de s'échapper, dans lequel leur antinomie n'existe plus et leur conjonction, sur le plan symbolique, s'est accomplie :

« Et elle se regarda au miroir et sa face éclipsa la Ville, et elle cria de toute sa voix, en nommant sans peur le dieu par son nom :

– Merci, AMOR ! dieu de Rome, [...] Tu ne trouveras pas ailleurs plus ample culte que dans ton nouvel empire, DIEU DE MESSALINE ! [...]

– À qui ressemble-t-elle, cette ville, casquée d'une perruque verte, qui veut être une femme, ou cette femme qui veut être la Ville ? comme si une autre que Messaline, de la petite bouche de son sexe, pouvait dévorer toute la Ville. » (OC II, p. 90.)

Il n'est plus possible de définir dans cette relation tautologique (tout comme dans la relation de Marcueil et Ellen dans *Le Surmâle*) lequel des deux est le double de l'autre (Messaline = la Ville = Roma = Amor = Priape). C'est que cette union symbolique créée ici, sous forme archétypique du Hiérogamos, le « mariage chymique », représente le

plus haut degré du processus de transformation alchimique lequel – tel que l’a démontré C.G. Jung – répète le processus d’individuation. Celui-ci a pour but la totalité de la personne, l’unité paradoxale du Soi, la réunion de tous les contraires : le Soi, dit Jung, est paradoxe absolue, car il représente en tous les aspects thésis et antithésis et, en même temps, synthèse <sup>22</sup>.

Par l’opposition de Vénus et de Bacchus, la conjonction de mère et fils évoque l’aspect incestueux tel qu’il est constitutif dans *L’Amour absolu* ; dans les deux romans, *L’Amour absolu* et *Messaline*, elle a la même valeur symbolique car, dans le cadre de la hiérogamie archétypique, la conjonction est également représentée par le couple mère-fils.

Dans l’ampleur croissante de son abaissement, au niveau concret et historique du texte, Messaline se trouve de plus en plus élevée, au niveau symbolique et imaginaire, au rang de la Vierge ou d’une nouvelle Ève et se révèle ainsi être le pendant d’Emmanuel-Dieu qui personnifie tout aussi bien le « nouvel Adam » (OC I, p. 922) que le « Super-homme » Marcueil. En tant qu’Immaculata (« MESSALINE EST VIERGE ! », OC II, p. 125) elle garantit le retour aux origines et donc aussi le retour au paradis, analogue dans ceci – ainsi que dans son sacrifice – au symbole du Christ (cf. *L’Amour absolu*), qui représente dans la psychologie de Jung « le symbole le plus développé et le plus différencié du Soi <sup>23</sup> ».

Ce qui ressort du palindrome ROMA-AMOR, au niveau linguistique, se concrétise au niveau du récit inventé par Jarry dans l’accouplement de Messaline et de Priape comme un acte d’auto-sacrifice conçu par l’auteur – ainsi que ressenti par Messaline – comme une apothéose. Une analogie structurelle avec la fin du *Surmâle* ne s’impose pas seulement ; elle permet d’ailleurs une interprétation similaire de ce roman au niveau du symbolisme archétypique, qui révèle le même schéma que nous venons d’analyser.

---

22. *Id.*, p. 72.

23. *Id.*, p. 71.

Tant pour Michel Arrivé<sup>24</sup> que pour Brunella Eruli<sup>25</sup> la fusion des symboles contraires reste exclusivement un phénomène linguistique à la superficie du texte et ne dépasse donc pas la valeur d'un jeu de mots. Pour une lecture dans l'optique des théories de C.G. Jung une telle combinaison des éléments opposés et la synthèse finale du masculin et du féminin, comme elles se trouvent dans ce texte, « signifient une production d'art, c'est-à-dire le fruit d'un effort conscient de l'alchimiste. Le résultat de cette réunion est logiquement dénommé par l'adepte « connaissance de soi », disposition qui est également requise pour la préparation de la pierre philosophale<sup>26</sup> ». Cela peut être, pour de bonnes raisons, considéré comme valable pour l'écrivain. Ainsi ce roman traite au premier plan de la problématique de l'individuation qui est le thème central de tous les textes de Jarry – mais devant des coulisses bien différentes.

Manifestement, ce que l'on a appelé « révolution » de son style, à son époque, ne peut concerner que la superficie du texte et le choix du sujet. Pour le reste, *Messaline* est un roman tout à fait personnel et inconfondablement Jarryque.

Riewert Ehrich

---

24. *Op.cit.*, p. 109.

25. *Op.cit.*, p. 198.

26. C.G. Jung, *Mysterium conjunctionis*, t. 2, Paris, 1982, p. 250.



EDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

---

*VIENT DE PARAÎTRE*

EN UN VOL. GR. IN-18, A 3 FR. 50

ALFRED JARRY

# MESSALINE

roman de l'ancienne Rome



*Camee antique figurant Claude et Messaline  
et conservé au Cabinet de France.*

PARIS

EDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

1901

RACHILDE

*Mercur de France*, n° 134, t. XXXVII, février 1901

« Les Romains »

*Messaline*, par Alfred Jarry

De même qu'il serait curieux de suivre la course, toujours fatale, d'un aérolithe à travers les obscurités du ciel jusqu'au moment où il tombe sur la terre, il me semble intéressant de rechercher, en les œuvres déjà parues d'Alfred Jarry, la genèse de son dernier roman, œuvre qui marque une évolution nouvelle, peut-être une définitive révolution, dans les primitives obscurités de son style. Je lis, au frontispice des *Minutes de sable mémorial*, bouquin lugubre à couverture noire zébrée d'or comme une nuée menaçante trouée d'éclairs : « Il est très vraisemblable que beaucoup ne s'apercevront point que ce qui va suivre soit très beau, et, à supposer qu'une ou deux choses les intéressent, il se peut aussi qu'ils ne croient point qu'elles leur aient été suggérées exprès. Car ils entreverront des idées entrebâillées, non brodées de leurs usuelles accompagnatrices et s'étonneront du manque de maintes citations congrues, alors qu'il se compile des manuels où tout jeune homme lit ce qui est nécessaire pour suivre lesdits usages. » Un peu plus loin, sur du papier tout bistré : « Ce bout de dissertation est aussi banal que la banalité *il ne faut pas tout dire* qu'il explique... Suggérer au lieu de dire, faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots. » Encore plus loin et de plus en plus sur papier d'un bistre de paupières fatiguées : « Qu'on pèse donc les mots, polyèdres d'idées, avec des scrupules comme des diamants à la balance de ses oreilles, sans demander pourquoi telle et telle chose, car il n'y a qu'à bien regarder et c'est écrit dessus. » Puis brusquement, ce bolide, sorti des *Champs Mallarméens*, décrit une courbe assez violente en rencontrant Monsieur Ubu : « *Achras* : Y a point d'idée du tout de s'installer comme

ça chez les gens ! C'est une imposture manifeste ! » « *M. Ubu* : Une posture magnifique ! Parfaitement, Monsieur. Vous avez dit vrai une fois en votre vie. » On voit quel genre de rapport les idées, les phrases, les mots, ont entre eux pour l'auteur des *Minutes*, sorte de multiples préfaces de ses œuvres futures. Ce n'est pas précisément le jeu cruel de l'ellipse dans toute sa rigueur, mais bien le don d'oubli volontaire, accompagné, souvent, de la plus entière mauvaise foi. Et l'on entortille le bourgeois lecteur dans des périples scientifiques en ne se souciant point de son ordinaire ignorance : « La sirène minérale tient son bien-aimé par la tête comme un page d'acier serre une robe. » Hein ? La sirène minérale ? Puis on le précipite, ce lecteur, sur un lit de velours tissé avec les entrelacs perfides, et par trop fuyants sous les doigts, d'une poésie chaste : « Rêve ! Rêve et repose. Écoute, bruit berceur, voler vers le ciel vain les voix vagues des vierges. Elles n'ont point filé le linceul de leur sœur... Croissez, ô doigts de cire et blémissements des cierges. Main maigrie et maudite où menace la mort ! » Nous nous croyons fixés : un rêveur halluciné, l'opium, le hachisch, décadence, névrose, toute la lyre des hortensias bleus et des tourmentés d'impossible, lorsque, le cœur des Palotins éclate furieux et nettement obscène : « C'est nous les Palotins ! Nous boulottons par une charnière, nous pissons par un robinet et nous respirons l'atmosphère au moyen d'un tube coudé ! C'est nous les Palotins ! » À ce moment, un entr'acte, et *des étoiles* qui tombent. Faire tomber une *simple toile* paraîtrait banal à l'auteur des *Minutes*. Le critique, très las, croit à une mystification ; quant au lecteur, impatienté, il cherche la note amoureuse et rencontre ceci, déclaré par un nommé *Haldern* : « Je le tuerai : car je le méprise comme impur et vénal, car la beauté ne doit, à peine de déchéance, même pour esclave, élire qu'une beauté pareille, car... il faut, en bonne théologie, détruire la bête avec laquelle on a forniqué. »

Le lecteur, épouvanté, recule et s'affaisse, la sueur au front, sur *César Antéchrist*, bouquin à couverture lilas, dont le papier interne est nuance de fraise vernie de crème. Très héraldique, ce livre contient, parmi des

hiboux et des figures d'astrologie moyenâgeuse, le premier acte, *terrestre, d'Ubu roi*. Le bolide Alfred Jarry touche le sol ; il y a une explosion terrible, le mot jaillit et Paris tout entier l'adopte. Poésie, rêves, hallucinations, farouches hermétismes, tout s'efface devant l'ultimatum très compréhensible : « ... Alors, je tuerai tout le monde et je m'en irai ! » Après avoir émis qu'il faut être dieu d'abord, pour être un homme ensuite, Alfred Jarry écrit des romans. Qui pouvait plus fait moins. *Les jours et les nuits, Gestes et opinions du docteur Faustroll, L'amour en visites, L'amour absolu*. Dans ce dernier livre, complètement fermé aux humbles mortels, il y a une personne, d'un sexe différent, qui est à la fois la mère, la maîtresse, la sainte Vierge, la femme du notaire et la sœur du héros et le héros est appelé : *Monsieur Dieu* par la personne en question. Ce volume est heureusement d'un prix inabordable pour les cerveaux faibles et cependant il détient, comme sous vitrine des bijoux phalliques, des choses d'une précision exquise : « Le sexe de la femme est l'œillère d'un masque. » Monsieur Dieu y malmène cyniquement les dames avec un luxe de violences qui prouvent jusqu'à quel point de démente *humaine* il est capable de les aimer. On a la sensation d'un cauchemar en lisant ces pages manuscrites et sous l'amertume des phrases, la correction élégante de la méchanceté, on sent courir, brûlant, le sang des fièvres voluptueuses. L'auteur est mûr pour créer *Messaline*, car il continue à ne rien déterminer, en amour, qu'un absolu charnel ne pouvant guère avoir d'équivalent sentimental qu'hystériquement parlant. C'est l'érotisme d'un Éros aux ailes de corbeau, d'un Éros noir-bleu, énorme mouche ivre de viande qui s'acharne sur le cadavre même de la Passion. Et le lecteur se refuse, de temps en temps, aux bizarres caresses de ces éventails funèbres. Le lecteur comprend très bien qu'on lui a crié : « Merdre ! » et il se le tient pour dit. Un fin lettré affirmait un jour devant moi qu'Alfred Jarry avait l'âme excessive d'une très pure jeune fille ! Cette âme de jeune fille devait créer une Messaline enfant. Messaline ? « ... Or ce n'est qu'une femme qui s'est aperçu que son mari vient de s'endormir. » Telle est

l'explication merveilleusement simple que daigne nous donner l'auteur, dès l'ouverture de son livre, au sujet du célèbre cas pathologique énoncé aux frontons de toutes les histoires romaines en termes indignés : « L'impudique Messaline, épouse de Claude César, souilla la couche de l'empereur par les pires débauches, et demeure, encore de nos jours, le type le plus abominable de la créature adultère. » Donc, depuis beaucoup de siècles, des philosophes, des prêtres, des médecins s'étonnant, se révoltant ou se lamentant à propos de ce monstre femelle – et des gens d'esprit tors commençant à s'ennuyer de l'entendre appeler Messaline, car, après tout, c'était son nom – il nous fallait le vrai roman de cette femme, le conte essentiel, l'histoire pure, détruisant la fiction du convenu historique, il nous fallait l'autre Messaline, celle qui porte naturellement, purement, son titre avant la lettre. Je crois que nous la possédons. Le père d'*Ubu roi*, changeant son fusil d'épaule, devient le père de *Messaline*, d'une étrange petite personne, profondément enragée, mais si naïve, dans la profondeur de sa rage, qu'elle en reste touchante comme une ingénue. Nous savons enfin que cette dame n'était coupable... que du sommeil de son mari « assoupi à force de Vénus » selon l'heureuse phrase de l'auteur. Messaline est une petite fille étourdie à laquelle il faut de grands joujoux, beaucoup de joujoux. Alfred Jarry, plein de mansuétude, sculpte dans l'ivoire et la pourpre, y compris l'ébène, tous les joujoux que désire la charmante enfant. « On est époux de Messaline pendant le moment d'amour, puis encore et toujours à cette condition que l'on puisse vivre une interruption de moments d'amour. » La petite impératrice trouve ça ordinaire, et l'auteur, qui a décidément l'âme candide, est absolument de son avis. J'ignore si Messaline s'amuse sous ses grandes perruques fauves et son manteau de courtisane « chaussée de bottines écarlates comme elle foulerait, à gué sanglant, la vigueur épuisée de Claude ». Mais le lecteur, lui, ne s'embête pas, je vous jure ! On est ahuri, désarmé par tant de... candeur, jusqu'au moment où, le vertige du véritable amour s'emparant d'un des joujoux, il se met à hurler, comme un homme, cette

très belle page : « – Oui, Valéria, tu nous aimes bien tous les deux – je ne compte pas la plèbe des autres – tous les deux, moi et César... Lève-toi ! tu ne m'as rien donné, aucune parcelle de ton amour !, puisqu'il me manque une parcelle de ton amour ! Ou si tu te donnes toute... je suis César, je suis ton mari légitime et c'est peut-être de peur de déjuger tous mes dieux Césars que je ne châtie pas, moi non plus, celui qui m'est, depuis tant d'années, si effroyablement adultère, dans mon propre palais, qu'il ne m'a laissé ma femme que cette dernière nuit, la première... c'est pour cela que je ne peux la répudier, je n'ai pas encore joui de nos jeunes noces, car pour moi jusqu'à cette nuit (*Silius pleure*) *Messaline est vierge*. » Et l'Éros noir-bleu, repliant ses ailes d'oiseau de proie, se met un coude sur la figure en disant à Vénus, du fond de ses sanglots : « Tu vois, maman, tu m'as encore trompé ! » La mort de Messaline est affreusement jolie. Rêvant de tenir le véritable Phalès, dieu du bonheur, dans le supplice du glaive, elle accepte la dernière caresse : « O bonheur ! comme tu me fais mal ! » Martyre qui a définitivement choisi l'instrument de sa torture, elle expire baisant le fer qui la baise. C'est là une morale et cela peut s'appeler finir en beauté, au moins pour l'œuvre. Un érudit écrivain, Pierre Quillard, vous dira prochainement ce qu'on doit penser, en grec et en latin, de la Messaline d'Alfred Jarry. Moi qui ne sais ni latin ni grec, je garde l'impression d'avoir lu un manuscrit qui aurait été entièrement écrit à l'époque de crimes ingénus et de barbares fantaisies où vivait Claude lui-même, bon traducteur du si curieux *livre des dés*, et durant la course de l'impératrice le long des jardins de Priape, « durant qu'elle accroche son manteau à griffes d'or sur les vases murrhins », j'ai vu vraiment, non sans un frisson d'effroi, se dresser Mnester, la pâle et vivante énigme, le sphinx qui dansait quelquefois dans la nuit d'une éclipse.



BUREAUX : 23, boulevard des Italiens, Paris.  
TÉLÉPHONE 147-09

# La revue blanche

*bi-mensuelle*

DIRECTEUR

Alexandre NATANSON

|                    | UN AN     | SIX MOIS  |
|--------------------|-----------|-----------|
| FRANCE . . . . .   | 20 francs | 11 francs |
| ETRANGER . . . . . | 25 francs | 13 francs |

L'édition de luxe, tirage restreint; exemplaires numérotés :  
40 francs par an.



Messaline

est

par

Alfred Jarry

RB

PARIS  
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE  
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

GUSTAVE KAHN

*La Plume*, n° 287, 1<sup>er</sup> avril 1901

« Critique des romans »

Alfred Jarry : *Messaline* : Éditions de La Revue blanche

Après le bain d'antiquité douceâtre que nous offrit *Quo Vadis*, on n'est pas fâché de se retrouver devant une vision de Rome un peu pittoresque ; on est servi à souhait, plus qu'à souhait en lisant *Messaline*. On pense bien que le roman d'Alfred Jarry n'est pas un simple roman historique. Si l'auteur d'*Ubu roi* a jadis, comme tout le monde, lu Walter Scott, et Dezobry et l'abbé Barthélémy, il les a exilés de sa mémoire, et c'est aux textes mêmes que va son érudition sûre et particulière, comme c'est vers le conte symbolique, vers le résumé d'une période en quelques figures caractérisées que va son ambition. Bien entendu, dans ce cerveau l'érudition ne fait qu'apporter quelque substrat à la fantaisie, et elle est d'autant plus un tremplin que l'écrivain n'est pas sans avoir quelques façons d'acrobate. Il est au moins un jongleur, et jongleur très habile. C'est d'une phrase très savante qu'il habille les gestes, les actes et les passions des figurants qu'il groupe autour de sa Messaline.

Il a pris à la lettre, comme base d'un caractère développé d'une seule série de métaphores, la Messaline parfois lassée, jamais rassasiée. Messaline, en son livre, s'endort une fois. C'est un matin où elle revient de Suburre. Messaline s'y rendit au temple de la Vénus courante, « dans le costume fauve des courtisanes, chaussée de leurs bottines écarlates, comme elle foulerait, à gué sanglant, la vigueur épuisée de Claude, vers celui qui ne dort pas, la bête-dieu, l'homme toujours debout... » Elle s'y livre. L'auteur nous décrit les prémices de sa liste, mais pourquoi, c'est un reproche que je lui ferai, écrit-il pour traduire l'impétuosité de l'attaque d'un cocher : « Messaline heurta sa chevelure à la renverse contre la



muraille ainsi que la borne du cirque, coiffée d'or, s'écroule sous une roue irrésistible, et la femme cria à l'écrasement profond de ses entrailles par le timon d'ivoire du quadrigé. » Voilà une formule double, une métaphore de la fonction ordinaire de la vie, transposée, sans grand à propos. Si je fais des chicanes de forme à Alfred Jarry, c'est qu'il a un style contourné, mièvre quelquefois, trop façonné, mais un style à lui ; pourquoi y insère-t-il de ces symbolisations partielles, d'assez mauvais goût. M. Paul Adam se sert aussi, et très souvent, de ce procédé sans en obtenir de beaux effets. Ah ! que l'auteur écrit mieux quand il trouve le propos de Messaline devant l'épée qui doit la tuer. « Oh ! comme tu as froid, dit-elle. Ne touche pas tout de suite au cœur de Messaline, il y fait si doux que tu t'y brûlerais au sortir d'un tel froid. Et puis, tu ne m'aimerais pas si je n'étais un peu coquette ! Je veux te refuser encore un peu de temps de n'avoir plus froid. Laisse mes baisers te réchauffer tout doucement.

« Elle appuie le fer sur sa joue, et on dirait qu'elle dort sur son miroir. »

Il ne manque point, dans le livre d'Alfred Jarry, de petits filets comme celui-ci, très nets, très enlevés. Ainsi la dictée de Claude à son affranchi, contant comment il est arrivé à l'Empire, ainsi l'éclipse durant les jeux du cirque, aussi la belle phrase sur le lit de César, et cela fait regretter que quelques passages soient trop et sans nécessité maniérés. La conception que l'auteur s'est faite de la mort de Messaline n'est point sans originalité. Il se plaît à terminer la vie d'insouciance passion perpétuelle de Messaline, comme en un retour de l'enfance ; sa Messaline ne savait ce qu'elle faisait ; on sent bien qu'il lui prête d'avoir exercé sa puissance sensuelle comme une fonction, et que s'il s'occupait de réhabilitations historiques, il y aurait dans sa *Messaline*, une réhabilitation ; je ne dis pas que ses raisons seraient adoptées par tous les historiens, ni que sa méthode aura un seul imitateur parmi nos érudits. Mais évidemment il y a là apologie, tous les détails des personnages de fond, autres que Messaline, sont présentés pour figurer Messaline, plus franche, plus vraie, meilleure que ceux qui

l'entourent. Il l'a fait passer par la passion pour Silius pour l'amener à une sorte de candeur adroitement masquée d'un peu de délire, mais le délire est là pour dorer la pilule au lecteur, et l'auteur adresse un salut à Messaline force de la nature, un salut respectueux, nuancé d'absolution, autant que l'idée d'absolution peut être admise à propos d'une force de la nature, par un conteur qui ne croit pas à l'utilité des absolutions. On sent aussi qu'en fermant son livre, et en annonçant l'arrivée au ciel clair du pouvoir d'Agrippine, il veut encore, par la juxtaposition, relever Messaline, et donner à penser aux crimes d'ambition et de lucre d'Agrippine, et relever ainsi le caractère d'innocence qu'il a voulu donner aux crimes de curiosité et de passion de Messaline. Libre à lui de concevoir à sa guise une figure historique. Il est assez fréquent que les portraits du passé, que réveille l'érudition pure, ne soient ni aussi clairs, ni aussi ressemblants que ceux qu'élabore une fantaisie instruite. Et le point important n'est pas de savoir si l'auteur a raison, et si sa Messaline est authentique, mais de savoir si lui ayant trouvé une probabilité de caractère et de physionomie, l'auteur a bien rempli son but.

Le but d'Alfred Jarry est toujours un peu d'étonner. Il y a réussi, et a étonné agréablement, dans un conte de jolies propositions et d'un style travaillé comme quelque curieux et précieux bois hindou.



MICHEL ARNAULD

*La Revue blanche*, n° 184, t. XXIV, 1<sup>er</sup> février 1901

Alfred Jarry : *Messaline* (Éditions de La Revue blanche)

Tous les lecteurs de *Quo Vadis* devront lire *Messaline* et connaître, après la Rome à ciel ouvert de Néron et de Sienkiewicz, une Rome plus secrète et presque souterraine, celle de Claude et de M. Jarry : ici, plus de rhétorique, plus de cirque ensanglanté, plus de banquets sonores, plus de gladiateurs, plus de chrétiens ; mais un bouge enfumé de Suburre, le mystère de jardins abandonnés, la danse d'un mime sous la rougeur d'une éclipse, et, partout, le culte voué par Vénus-Impératrice au dieu qui la pénètre et toujours se dérobe...

M. Paul Adam me convainc mal que nous soyons de vrais Latins ; mais combien est grand, combien légitime le prestige exercé sur nous par cette Rome des Césars ! Vingt fois on nous l'a présentée, par ses aspects de faste ou de sobre vigueur. Nous nous croyions blasés ; elle ne saurait plus nous émouvoir. Mais remoulue, repétrie et recuite aux feux d'une plus savante cuisine, voici qu'elle se relève à présent d'une saveur étrange et neuve. Le sujet a porté bonheur à M. Jarry : car il a pu déployer les qualités que nous goûtions déjà, érudition bizarre, complication de phrases en arabesque, truculence rabelaisienne et directe brutalité ; mais tout cela, soutenu, discipliné par Rome, aboutit à des effets plus intenses et plus francs. Dans une ombre chaude le spectacle se déroule, toujours concret, sans commentaire psychologique, sans la vaine doublure d'un monde intérieur. Nous suivons, attentifs à son être physique, cette Messaline « au visage exagérément rond, rond comme un sein ou tout ce que gonfle une force » ; nous la voyons s'arrêter devant le bouge de Suburre « écrasé au rez-de-chaussée de six étages comme une partie honteuse se tapit sous la masse d'un corps », puis en franchir la porte basse « chaude comme une

vulvé ». Ainsi, chaque détail achemine ou ramène au dieu qu'adore Messaline. Écoutez-la, devant la merveilleuse boule en verre de Sidon : « Le nez de César, renflé du bout, y fut une trogne. Si un homme nu se voyait homme dans cette boule, il s'y verrait dieu ! le dieu que je cherche... »

L'art de M. Jarry ressemble à cette boule de verre ; mais il embellit les objets de déformations moins prévues et de reflets plus diaprés. Son invention d'images est toute moderne, mais s'exprime en formules ramassées et précises, — par cela seul antiques ; et l'on pense alors aux *murrhins*, « qui sont une humeur cuite de la terre, comme le cristal en est une glacée ». Je sais bien que parfois l'ingéniosité tourne à l'euphuisme, en des phrases comme : « ...un athlète, poli à la pierre ponce par une revanche du marbre qui veut se faire sculpteur » ; ou : « ...quand le matin découvrit aux yeux de Messaline sa partie délicate, qui est l'aurore. » Je sais que la raison se rebelle devant cette constatation surprenante : « Il arrive que l'amour impressionné d'un amant lègue les traits de la maîtresse aux enfants de l'épouse légitime. » Mais ces naturels écarts d'un tempérament doublent, plutôt qu'ils ne la gâtent, la jouissance des lettrés. Si le plaisir est parfois suspendu, c'est en des passages comme l'égorgement de Messaline, où la phrase sous ses plis couvre si bien le fait originel qu'on a peine à le découvrir. On pourrait regretter alors la technique plus simple d'*Ubu Roi*. Mais elle non plus n'est pas absente ; elle anime la scène du procès de Valérius, les divagations où s'égare le gâtisme croissant de Claude. Et le roman devient comédie, chaque fois qu'apparaît l'empereur, « ce personnage falot et si incompréhensible qu'on n'a jamais su si ce fut un homme de génie ou un idiot ».



*Messaline* : soixante-dix huitième livre  
publié par les Éditions de La Revue blanche

Éléments bibliographiques

Alfred Jarry

*Messaline*

Roman de l'ancienne Rome

[Janvier] 1901, 240 p., 12 x 18,5 cm

Collection grand in-18 jésus à 3 fr. 50

Imprimerie Crété, Corbeil

Sans mention de copyright. « Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays même les scandinaves. »

Justification du tirage : vignette imprimée en bleu turquoise

Tirage de tête à 20 ex., dont :

5 Japon, numérotés de 1 à 5 (20 F)

15 Hollande, numérotés de 6 à 20 (8 F)

Annonces publicitaires :

*Bibliographie de la France*, 12 janvier 1901 : « Pour paraître le 22 janvier. »

*Bibliographie de la France*, 26 janvier 1901 : « En vente. »

*Almanach illustré du Père Ubu*, 1901 : « Pour paraître le 22 janvier, en un volume à 3 fr. 50 : *Messaline* roman de la Rome impériale. »

*Le Temps*, 7 février 1901 : « Ce livre curieux, d'une intensité extraordinaire, a un énorme succès. »

Publication préoriginale dans *La Revue blanche*, T. XXII à XXIII, n° 170 à 175, 1<sup>er</sup> juillet au 15 septembre 1900.

P.F.

## Manuscrits, lettres et dédicaces passés en vente

### Manuscrits

– « Alfred Jarry. Manuscrit autographe, *L'Objet aimé* ; 1 page in-fol. (trous).

Manuscrit de premier jet d'une première version, très différente, de la Scène II, en trois strophes. Cette feuille, griffonnée au crayon, en mauvais état avec manques, a été fort bien restaurée de façon à sauver cette relique. C'est la pièce décrite à l'Expojarrysition de 1953 sous le n° 319 [ancienne coll. Loize]. Nous citons la première strophe :

*Hé mais  
C'est lui le voilà bien  
L'objet aimé  
Mon seul bien  
C'est le coup de foudre ordinaire  
Je n'ai pas mon paratonnerre  
Je l'ai oublié  
C'est pourquoi je suis foudroyé*

On joint une convocation de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, 5 janvier 1897, adressée à M. Jarry A., "Membre Stagiaire". »

(Vente Drouot Richelieu, lundi 4 et mardi 5 juillet 1994. Expert : Thierry Bodin ; n° 121.)

– « Alfred Jarry. Manuscrit autographe, *Les Curiosités (Boniments)* ; 1 page in-fol. (qqs lég. effrangeures).

Chanson en trois couplets (3 huitains) :

*Bonnes gens qui passez, accoutrés en touristes,  
Guignés du coin de l'œil par tous les aubergistes,  
O vous si fiers d'avoir bon œil et bon jarret, [...]  
Accourez, accourez, touristes brevetés,  
Accourez, accourez à la curiosité !*

Jarry a inséré dans son opéra-bouffe *Le Manoir enchanté* cet "Air des curiosités", chanté par Lui, chaque couplet étant séparé par des réflexions d'Elle. *Le Manoir enchanté*, avec une musique de Claude Terrasse, fut créé le 10 janvier 1905 lors d'une représentation privée.

Ce manuscrit a figuré à l'Expojarrysition, n° 349 [ancienne coll. Loize]. »

(Vente Drouot Richelieu, lundi 4 et mardi 5 juillet 1994. Expert : Thierry Bodin ; n° 122.)

– « Alfred Jarry. Manuscrit autographe, [*Air de la tabatière*] ; 1 page et demie in-fol.

Version mise au net, mais très différente, de cet air du *Manoir enchanté*, portant quelques corrections de la main de Claude Terrasse. Dialogue entre "Elle" et "Lui", en trois couplets.

*C'est un' tabatière, une boîte charmante  
De poudre odorante  
Par laquell' l'esprit s'éclaircit  
Seigneurs de la cour et dames élégantes  
En s'offrant un' prise font assaut, assaut d'esprit.  
O poudre légère  
De la tabatière !*

Expojarrysition n° 347 [ancienne coll. R. Caby]. »

(Vente Drouot Richelieu, lundi 4 et mardi 5 juillet 1994. Expert : Thierry Bodin ; n° 123, reproduit dans le catalogue.)

– « Alfred Jarry. Manuscrit autographe pour *Pantagruel* ; 1 page in-fol. Manuscrit de premier jet, au crayon, avec ratures et corrections, et mise au net à l'encre (19 vers), très différente de ce que chante Allys à Nanie (acte IV, scène II de cet opéra-bouffe pour Claude Terrasse) :

*Parure et coquetterie  
Sont toute ta vie,  
Petite Nanie.  
O fleurs ! en vous le ciel respire,  
Tout son éclat en vous se mire  
Et vous êtes son clair sourire.  
Je veux croire aux tendres présages  
De vos mystérieux langages,  
O confidentes des pensées  
Des fiancées [...]*

Il a figuré à l'Expojarrysition, n° 334 [ancienne coll. Loize]. »

(Vente Drouot Richelieu, lundi 4 et mardi 5 juillet 1994. Expert : Thierry Bodin ; n° 124.)



## Lettres

– À Alfred Vallette

L.A.S., [Le Plessis] Vendredi [18 avril 1902] ; 1 page in-12, adresse (carte-lettre).

(*Les Autographes*, Thierry Bodin, catalogue n° 62, Paris, été 1994, texte cité en grande partie.)

Voir *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome III, p. 561.

– À Maurice Delcourt

Carte-lettre autographe signée, [Paris] Vendredi soir [10 avril 1896] ; 1 page in-18, adresse au verso.

(Vente Drouot, Bibliothèque Jacques Matarasso, deuxième partie, jeudi 28 avril 1994. Expert : Bernard Loliée, Étude Loudmer ; n° 90.)

Voir *L'Étoile-Absinthe*, n° 59-60, p. 5.

– À Rachilde

Carte postale représentant le Vieux Laval, signée, datée du 20 juillet :

« [...] Nous rentrons à Paris lundi, Madame Rachilde ; nous nous étions fixé la date du 26 pour boucler notre roman d'ici là, mais il nous a paru plus sage de nous confiner dans la vie végétative et goinfru... et zut ! Fasquelle l'aura bien en août (il y a plus de 300 pages terminées [...]) Je déplore de n'avoir pas reçu l'article sur Lorrain [...] je dirai bonjour à Vallette lundi après-midi et j'irai prendre possession du Tripode le lendemain... C'est dimanche que le photographe du stand prend les photos scabreuses [...] mais ces sports nous entraînent à resupporter la vue de ce vilain toutou ! »

(Reliée en tête d'un exemplaire de *Messaline*, Éditions de La Revue blanche, 1901 ; Vente Drouot, Bibliothèque Claude Bénédict, 17 et 18 octobre 1994. Expert : Dominique Courvoisier, Étude Ader Tajan ; n° 116.)

## Dédicaces

– « [Jarry (Alfred)]. "The Zephyr". *Paris, Maison Faucon, Fabrique d'éventails*. Objet constitué d'un manche bombé strié de couleurs (long. : 205 mm), légèrement rétréci en son milieu, portant à une des extrémités une hélice à 3 pales dépliables (diamètre : 150 mm) mue par un mécanisme intérieur actionné par un bouton saillant sur le côté du manche. Dans sa boîte cartonnée imprimée d'origine (2 bords manquant).

Étonnant éventail, très moderne dans sa conception, offert à Rachilde par Alfred Jarry qui l'a accompagné de cet envoi autographe en vers, à l'encre sur un bout de feuillet de papier bleu collé au verso du couvercle de la boîte :

*Que la bourdonnante hélice  
Sous vos doigts épanouisse  
Sa gyration ailée,  
Imitation d'un Lys  
Dans une sombre vallée  
A.J.*

*P.S. : Il n'y a pas de rime masculine  
à Lys suffisamment pudibonde.*

Les deux derniers mots du quatrième vers sont en partie illisibles, vraisemblablement grattés par Rachilde, effarouchée par l'effectif manque de pudibonderie de la rime trouvée par Jarry.

Joint une enveloppe à en-tête du *Mercur de France* sur laquelle Rachilde a écrit, au crayon noir : 27 Septembre 1949. *Ce jouet m'a été donné par Alfred Jarry il y a quelque trente ans. Rachilde* (à noter l'erreur de date de Rachilde, A. Jarry étant décédé en 1907).

L'éventail n'est plus en état de marche. »

(Vente Drouot, Bibliothèque Jacques Matarasso, deuxième partie,

jeudi 28 avril 1994. Expert : Bernard Loliée, Étude Loudmer ; n° 89, reproduit dans le catalogue.)

– Dédicace à Paul Richer sur un exemplaire de *Messaline*, Éditions de La Revue blanche, 1901 :

*À M. Paul Richer, hommage d'un malade – momentané et reconnaissant, Alfred Jarry.*

[Origine : Vente Drouot, Bibliothèques d'un surréaliste et d'un critique d'art, jeudi 17 mars 1994. Expert : Claude Oterelo ; n° 118.]

– Dédicace à Thadée Natanson au dos d'une photographie originale :  
*à Thadée Natanson*  
*cette vue des domaines du Père Ubu.*

*A.J.*

[origine : Vente Drouot, Bibliothèque Claude Bénédict, 17 et 18 octobre 1994. Expert : Dominique Courvoisier, Étude Ader Tajan ; document joint à un exemplaire de l'édition originale d'*Ubu Roi* ; n° 117.)

– Dédicace au poète symboliste portugais Eugenio de Castro sur un exemplaire de *Ubu roi*, Mercure de France, 1896.

[Origine : Catalogue Florence Arnaud, 10 rue de Saintonge, 75003 Paris, n° 8, avril 1994. Le texte de la dédicace n'est pas cité.]

## Dernières parutions

« Le Singe, l'Idiot & autres gens », *La Main de singe*, n° 11 & 12, Éditions Compact, 2<sup>e</sup> trimestre 1994, pp. 80-81.

Reprise de la critique de l'ouvrage de W.C. Morrow (Éditions de La Revue blanche), parue dans *La Revue blanche* (n° 196, 1<sup>er</sup> août 1901). Ce texte est ici précédé de l'« Opinion de l'homme coupé en morceaux », parue dans *L'Œil* (n° 6, 21 juin 1903), et suivi de la critique de *Supériorité des animaux sur l'homme*, du docteur Ph. Maréchal, parue dans *La Revue blanche* (n° 180, 1<sup>er</sup> décembre 1900).

*Tout Ubu colonial*, d'Ambroise Vollard, édition établie par Jean-Paul Morel. Musée Léon-Dierx / Éditions Séguiet, 1994.

*Figures et formes de la décadence*, de Jean de Palacio, Éditions Séguiet, 1994. Cet ouvrage contient notamment une analyse de la figure symbolique de Messaline.

*Cahiers Octave Mirbeau*, n° 1, mai 1994, publication annuelle de la Société Octave Mirbeau. Directeur : Claude Herzfeld, Rédacteur en chef : Pierre Michel. Adresse : 16, square des Anciennes Provinces, 49000 Angers.

### *Écrivains de Bretagne*

Affiche (60 x 89,5 cm), diffusion : Avis de Tempête, 17, rue de Créach Joly, Morlaix.

Cette affiche présente douze écrivains nés en Bretagne, ou ayant des ancêtres bretons : Tristan Corbière, Alfred Jarry, François René de

Chateaubriand, Félicité de Lamennais, Jules Verne, Ernest Renan, Auguste Villiers de l'Isle-Adam, Louis-Ferdinand Céline, Paul Féval, André Breton, Max Jacob, Xavier Grall. Les dates de chacun sont indiquées, ainsi qu'un court emprunt à l'œuvre. Pour Alfred Jarry :

« Allons moins vite, nous arriverions à l'heure.

La liberté, c'est de n'arriver jamais à l'heure. »

*Ubu enchaîné* (Acte I, scène II)



COMPOSÉ DANS LES ATELIERS DU LIMON  
À PARIS EN SEPTEMBRE 1994.  
ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 1994  
SUR LES PRESSES DE PLEIN CHANT  
À BASSAC, CHARENTE.

DÉPÔT LÉGAL, OCTOBRE 1994.  
ISSN 0750-9219